

ouvrées bien richement de plusieurs histoires de Notre-Dame; c'est à savoir, la première de l'Annonciation, la seconde de la Nativité, la tierce de l'Apparition, la quarte de la Circoncision de Notre-Seigneur, la V^e de l'Assomption de Notre-Dame, et la VI^e du Couronnement d'icelle ». En 1442¹, Philippe envoya à Eugène IV « un drap de tapisserie historié de trois histoires morales du pape, de l'empereur et de la noblesse ». Le pape ne se contenta pas de ces dons magnifiques. Il eut auprès de lui un brodeur attitré, le dominicain Jean de Naples, qui, dès 1431, faisait pour Eugène IV nouvellement élu, une mitre. La manufacture du Vatican qui jeta plus tard un éclat si vif, lorsqu'elle eut pour dessinateur Raphaël lui-même, semble avoir existé dès le temps d'Eugène IV; et ainsi, grâce à la protection pontificale, cet art jusqu'alors propriété exclusive de l'Orient ou des pays du Nord, se fixa et se développa en Italie.

1. MÜNTZ, *op. cit.*, I, 63.

CHAPITRE VII

LES LETTRES SOUS EUGÈNE IV

Dans son histoire de la Renaissance, Voigt a porté sur Eugène IV un jugement bien net : d'après lui, l'ancien moine vénitien aurait subi ce mouvement littéraire beaucoup plus qu'il ne l'aurait favorisé. « Le courant humanistique n'avait pas pénétré dans sa cellule, il n'avait cure de la gloire mondaine qui faisait battre tant de cœurs... Alors même qu'il était obligé de confier le soin de reconquérir ou d'administrer ses États à des condottieri et à des cardinaux belliqueux, il ne composait que de moines son entourage. Les mineurs Observants, intrigants et hypocrites, selon l'expression de Pogge, fourmillaient autour de son trône; c'est seulement au milieu d'eux qu'il se sentait à l'aise et heureux... Du reste, quelque faible que fût l'intérêt qu'il porta à l'humanisme, ce pape ne put pas se soustraire à ce courant irrésistible de son temps¹. »

Dans ces lignes, Voigt se fait l'écho de certains humanistes du XV^e siècle, tels que Pogge, qui regardaient comme des rivaux, et par suite comme des ennemis, tous

1. VOIGT, *op. cit.*, 29.

ceux qui partageaient avec eux la faveur des princes. Il réédite les injures et les calomnies que Pogge encore et d'autres humanistes, païens et dissolus, ont lancées contre l'idéal d'austérité chrétienne prêché et défendu contre eux par les moines et en particulier par les mineurs de l'Observance. En fait, Eugène IV favorisa plus encore que son prédécesseur Martin V, et presque autant que son successeur Nicolas V, le mouvement littéraire de la Renaissance. Sans tenir compte de ses préférences intimes, il étendit une protection généreuse sur tous les humanistes, qu'ils fussent de saints religieux, tels que le Camaldule Ambroise Traversari, ou de grossiers épicuriens comme Pogge; et si ses libéralités furent souvent entravées par les troubles et les luttes de son règne, du moins dispensa-t-il également aux uns et aux autres les ressources dont il disposait. On pourrait plutôt le blâmer d'avoir, malgré son austérité chrétienne personnelle, montré trop de condescendance pour des écrivains qui étaient les ennemis du christianisme et pour des œuvres qui en étaient la négation. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à énumérer quelques-uns des humanistes qui vécurent auprès de lui ou reçurent ses subsides.

Ce fut tout d'abord Ambroise Traversari. Né en 1386 d'une humble famille, dans un village de l'Apennin des Romagnes, il était entré dès l'âge de quatorze ans dans l'ordre des Camaldules, à Sainte-Marie des Anges de Florence¹. Dans cette ville qui méritait déjà d'être appelée l'Athènes de l'Italie, ce couvent était un important centre de vie littéraire. Là, le jeune religieux

1. Ces renseignements sur Traversari sont empruntés à sa biographie par VESPASIANO, *Vite*, p. 242 et suiv.

étudia le latin et l'hébreu, et il suivit les cours de grec de Chrysoloras et d'un autre Byzantin, Démétrius Scarani, qui, réfugié en Italie, avait pris à Sainte-Marie des Anges l'habit camaldule (1417). Jusqu'en 1431, Ambroise consacra uniquement aux lettres les loisirs de sa vie religieuse, entretenant une volumineuse correspondance avec les écrivains du temps, recherchant et recueillant des manuscrits, traduisant un certain nombre d'auteurs latins ou grecs. Il vivait dans l'intimité des lettrés florentins, tels que Niccolò Niccoli, Cosme de Médicis, ou même des autres parties de l'Italie, tels que François Barbaro et Léonard Justiniani, qui tous considéraient le couvent de Traversari comme un sanctuaire des lettres. Bientôt sa réputation d'humaniste se répandit au loin, et tout ce que l'Italie contenait d'esprits délicats tint à honneur d'entrer en relations avec le jeune Camaldule, ou d'aller le visiter dans son humble cellule. Ces succès ne tardèrent pas à éveiller la malveillance d'humanistes déjà connus qui surveillaient avec jalousie toute gloire naissante pouvant faire concurrence à la leur. Il ne faudrait pas chercher ailleurs l'explication des attaques injustes dont Ambroise fut l'objet de la part de Pogge et de Léonard l'Arétin. Il faisait cependant une part libérale de sa science à tous, en particulier aux moines de Sainte-Marie des Anges et aux jeunes Florentins, dans les leçons qu'il donnait au couvent. C'est de lui qu'apprirent le grec des religieux tels que frère Jacques Torna Quinci et des humanistes tels que Giannozzo Manetti.

Dès son avènement, Eugène IV remarqua ce lettré, qui était en même temps un saint religieux, et il voulut mettre à profit pour la plus grande gloire de l'Église ses talents littéraires et ses vertus chrétiennes.

Le généralat des Camaldules étant devenu vacant, il le lui conféra, avec la mission de rétablir chez ses moines les antiques observances. Répondant à l'appel du pape, Ambroise fit la visite canonique et la réforme des couvents de son ordre, profitant de ces inspections pour fouiller aussi les bibliothèques et consignait les résultats de ses recherches dans son journal de voyage l'*Hodæporicon*. En 1435, alors que la lutte était le plus vive entre la papauté et le concile de Bâle, et que l'on était à la veille d'une rupture et du schisme, Eugène IV voulut envoyer à Bâle une ambassade pour tâcher de ramener à des sentiments plus conciliants les Pères du concile, ou du moins leur président, le légat Césarini, et leur protecteur, l'empereur Sigismond. Cette mission, aussi délicate que grave, fut confiée à Traversari¹ qui s'en acquitta avec sagesse et dévouement. Pendant son séjour à Bâle, il sut forcer le respect de tous par la modération de son langage, la sainteté de sa vie, la hauteur de son intelligence; il y fut tenu en grand honneur, dit Vespasiano. Il sut prendre une telle influence sur le Père le plus éminent du concile, le cardinal légat Césarini, qu'il prépara son retour au parti pontifical; grâce à ses habiles négociations, de nouvelles soumissions se succédèrent si rapidement que l'assemblée finit par perdre tout caractère œcuménique.

De retour à Florence où résidait la curie, il fut appelé à une autre mission de confiance. Au commencement de 1438, le pape le chargea d'aller recevoir en son nom, à Venise, l'empereur et le patriarche de Constantinople qui venaient assister au concile

1. Sur le rôle de Traversari à Bâle, cf. *Concilium Basiliense. Studien und Quellen zur Geschichte des Concils von Basel*, I, 94, 133, 136, 143, 149, 151.

assemblé pour la grande affaire de la réunion des Églises. Nul ne convenait mieux à ce rôle que ce religieux latin, plus versé que tout autre dans la connaissance des lettres grecques. Il servit d'interprète aux Grecs et aux Latins. Lorsque Nicolas Secundinus de Négrepont, qui était chargé officiellement de ces fonctions, était absent, Ambroise Traversari le remplaçait. Sa science de la théologie orientale, sa connaissance des Pères de l'Église grecque lui faisaient jouer, du côté des Latins, le rôle que tenait Bessarion du côté des Grecs; ils étaient l'un et l'autre un lien vivant entre les deux Églises. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il mourut, le 20 octobre 1439, après avoir été mêlé, pendant huit ans, aux affaires les plus graves et avoir bien répondu à la confiance d'Eugène IV.

Le gouvernement de son ordre et les missions importantes qu'il eut à remplir, ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses travaux littéraires. En un temps où la connaissance de la langue grecque était encore peu répandue, il mit à la portée des humanistes, par ses belles traductions, un nombre considérable d'œuvres grecques, et ainsi, il donna aux aspirations de la Renaissance un aliment nouveau. Or, il est à remarquer qu'il entreprit ses publications avec les encouragements et presque sur l'invitation d'Eugène IV.

A peine nommé général des Camaldules, il vint à Rome, en février 1432, pour y traiter des affaires de son Ordre, et aussi pour se mettre en rapports avec les humanistes de la curie et faire des recherches dans les bibliothèques de la ville pontificale. Lui-même raconte ce voyage dans son *Hodæporicon* et plusieurs de ses lettres. Dès son arrivée, il consacra plusieurs jours à visiter le pape et les cardinaux qui le reçurent

rent avec bienveillance. Puis il parcourut les bibliothèques de Rome et des environs; Eugène IV lui ouvrit celle du Vatican, qui n'était pas encore aussi riche qu'elle le devint au temps de Nicolas V. Toutefois, il y remarqua quelques manuscrits grecs, et y découvrit le Traité de la perfection de la vie religieuse d'Isaac le Syrien. Au monastère de Sainte-Cécile où il était descendu, il trouva vingt-neuf homélies d'Origène sur saint Luc, traduites par saint Jérôme. Enfin¹ il entra en relations avec les humanistes de la cour pontificale, surtout avec Pogge. Notons toutefois que lorsqu'il demanda à ce philologue jaloux la communication de son manuscrit de Frontin, il n'obtint que des promesses qui ne devaient jamais se réaliser.

Pour remercier Eugène IV² d'une manière digne de lui, Ambroise acheva sa traduction de la vie de saint Jean Chrysostome, la fit transcrire par un habile calligraphe et en fit hommage au pape. Ce travail fut si goûté que le général des Camaldules fut prié d'en entreprendre de semblables. Julien Césarini, cardinal de Saint-Ange, lui demanda de traduire la vie de saint Grégoire de Nazianze, et se mit entièrement à sa disposition pour lui en faciliter les moyens. Le texte de cette biographie se trouvait dans un manuscrit des œuvres de saint Grégoire, que Cenci avait emprunté à l'abbaye de Grottaferrata; les cahiers qui la contenaient, furent détachés du volume, par ordre du cardinal, et envoyés à Traversari³. Le pape s'intéressait vivement à ces traductions d'œuvres grecques. D'après le témoignage d'Ambroise lui-

1. *Ep.* VIII, 42, p. 406, lettre du 27 fév. 1432.

2. *Ep.* XI, 24, p. 409, lettre du 31 mars 1432.

même, il avait reçu avec joie la dédicace de la Vie de saint Jean Chrysostome et fait lire cet ouvrage à sa table; car il avait un goût marqué pour ce Père de l'Église¹. Dans la suite, il engagea Ambroise à publier en latin les actes grecs du concile de Chalcédoine. Il en demanda le manuscrit à la bibliothèque des Prêcheurs de Florence qui le possédait, afin, disait-il, de le lire et de le faire copier. Ambroise pria son ami Alberti de veiller à ce que le vœu du pape fût promptement exécuté, car, ajoutait-il, « ce n'est pas seulement le pape qui le désire, mais nous aussi »; preuve qu'Eugène IV n'empruntait ce volume que pour permettre au savant Camaldule de s'en servir².

Bientôt le pape favorisa par des subventions les traductions de Traversari. Au commencement de 1436, Ambroise préparait la publication des actes grecs du concile de Chalcédoine et du sixième concile œcuménique; il dépêcha au souverain pontife l'un de ses moines de Sainte-Marie des Anges, frère Michel, pour lui demander des subsides. En même temps, afin de mieux disposer la munificence pontificale, il se recommandait à la bienveillance de frère Placido Pavanello, l'un de ces religieux qu'Eugène IV avait admis dans son intimité³. Mais le trésor avait été épuisé par les troubles des années précédentes et les luttes de la curie avec le concile de Bâle; d'autre part, il fallait ménager les ressources pour parer aux frais des négociations engagées avec les Grecs. C'est ce qui explique pourquoi Traversari dut revenir à la charge pour obtenir les subventions nécessaires; il écrivait au

1. *Hodeporicon*, p. 11.

frère Placide : « Si le souverain pontife désire que je me consacre à la publication des livres grecs, il faut reconnaître que, jusqu'ici, il ne m'a pas accordé de grands secours ; j'ai besoin au moins de deux copistes qui écriront sous ma dictée. Chaque jour, je dois tellement écrire, mon frère, que je crains de ne pas suffire à la tâche ; car déjà je sens une douleur aux articulations et au bras droit... Je viens de traduire le discours de Grégoire de Nazianze sur la mort de son frère et j'ai entièrement terminé ses trois discours sur la Paix ; je pourrais chaque jour en faire beaucoup plus, si les secours ne me manquaient pas ¹. » Une autre lettre d'Ambroise Traversari, écrite le 27 novembre 1437, nous prouve d'une manière formelle qu'une sorte d'accord était intervenu entre lui et le saint-père ; l'un promettant de se consacrer à la publication et la traduction d'un certain nombre d'œuvres de la littérature grecque, l'autre s'engageant à faire les frais de cette entreprise littéraire. « Le pape m'a ordonné, écrivait Ambroise à Cosme de Médicis, de travailler à la traduction du texte grec de l'Écriture Sainte, et d'engager pour cela quatre copistes, promettant de les rémunérer lui-même. Il m'a assigné à cet effet deux cents *aurei* par an, mais jusqu'ici, il ne m'en a payé que cent. Il m'a encore demandé de traduire le Commentaire de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu. Tout le Sacré-Collège le désire ardemment, les cardinaux y ont vivement poussé le pape, et je suis décidé à exécuter ses ordres dans la mesure de mes forces ². »

Déjà le 11 janvier 1437 ³, il avait adressé des plaintes

1. *Ep.* IV, 31, p. 231.

2. *Ep.* VII, 9.

3. *Ep.* II, 41.

analogues au cardinal Jourdain Orsini : il n'avait reçu que cent *aurei* sur les deux cents qui lui avaient été promis, et il ne pouvait rien faire à moins de trois cents ; car il lui avait fallu procurer des lits aux copistes, faire des réparations au couvent, acheter du parchemin et payer des salaires. De ces citations on peut aisément conclure que les traductions de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze, de Saint Basile, des conciles grecs, ont été faites par Ambroise Traversari, sur l'invitation, les ordres même d'Eugène IV, qui, s'il ne donna pas tout ce qu'il avait promis, fit du moins tout ce que lui permettaient les difficultés de la situation politique et la pénurie du Trésor.

Comme Traversari, Maffeo Vegio fut attiré par Eugène IV à la cour pontificale, et y représenta au plus haut degré, par sa vie et ses œuvres, l'humanisme chrétien. Né à Lodi, en 1407, il avait fait ses études à Milan, et de bonne heure avait témoigné d'un goût tout particulier pour la poésie et la littérature ancienne. Virgile était alors son auteur favori, et il composait un treizième livre de l'Énéide, un poème sur la mort d'Ashtanax et quatre autres sur l'expédition des Argonautes. Toutefois, pour obéir à la volonté paternelle, il s'était consacré au droit, et y réussissait si bien qu'en 1431, il l'enseignait avec éclat à l'Université de Pavie, acquérant un renom mérité parmi les jurisconsultes ; en 1432, il dédiait à Capra, archevêque de Milan, son *De significatione verborum*, lexique des termes de droit usités dans le Digeste. Mais un autre amour, de plus en plus invincible, le gagnait, substituant de jour en jour à sa passion pour les auteurs païens une vraie ferveur pour les études sacrées ; c'était l'amour de saint Bernardin de Siennes

et de saint Augustin. Encore enfant, il avait entendu, en 1418, à Milan, les prédications de saint Bernardin, et il en avait gardé une telle admiration pour l'illustre franciscain qu'il devait plus tard écrire sa vie. Chrétien de plus en plus austère, il s'élevait contre les usages superstitieux et grossiers, qui déparaient trop souvent les fêtes religieuses. Dans une pièce de vers qu'il composa avant 1430, une statue équestre de Pavie, appelée Régissol, dénonçait aux théologiens ces indécentes, et menaçait, si l'on n'écoutait pas ses justes plaintes, de chasser du temple, avec le fouet, les prêtres indignes et d'en appeler au concile réformateur qui allait se réunir à Bâle¹. Enfin, il protestait contre les poètes orduriers qui s'inspiraient du naturalisme de la Renaissance, et dans les polémiques qu'il engageait contre ces écrivains grossiers, il savait garder la dignité et la décence. Ce fut à bon droit qu'on put graver sur sa tombe cette épitaphe : « Tu n'étais pas lascif comme le sont trop souvent les poètes ; tu avais l'âme pure, le corps chaste. »

Un si bel éloge n'aurait certes pas convenu aux savants et aux lettrés qui formaient, à l'Université de Pavie, l'entourage de Vegio. Dans leur nombre se trouvait le maître de la littérature pornographique du temps, celui-là même qui venait de composer l'Herma-phrodite, l'une des œuvres les plus cyniques de la Renaissance, Beccadelli, dit le Panormite ; vers 1430, il enseignait les lettres à l'Université de Pavie et se trouvait être le collègue du pieux et pur chrétien qu'était Vegio. On comprend dès lors que celui-ci ait profité de la première occasion qui s'offrit à lui pour quitter ce milieu corrompu et venir dans la ville sainte de Rome.

1. MANCINI, *Vita di Lorenzo Valla*, p. 38.

Quand s'attachait-il d'une manière définitive au service de la cour pontificale ? Les documents ne donnent à cette question que des réponses contradictoires. D'après Raphaël de Volterre¹, il était déjà à Rome comme dataire pontifical, en 1430, lorsque le pape Martin V présida à la translation d'Ostie dans l'église Saint-Augustin des reliques de sainte Monique. Ce serait même Vegio qui aurait eu la première pensée de cette pieuse cérémonie et en aurait pris les frais à sa charge. Mais, d'autre part, nous savons qu'il était encore à Pavie, lorsque, le 15 mars 1432, il dédiait à l'archevêque de Milan son *De significatione verborum*. Il est possible que Raphaël de Volterre ait exagéré la part que prit Vegio à la translation de sainte Monique, et que le pieux humaniste se soit contenté, après 1432, de célébrer dans ses vers et de décorer à ses frais d'un beau monument la nouvelle sépulture de la sainte. Que Vegio ait été attiré à Rome par Martin V ou par Eugène IV, il est certain qu'il y était en 1432 et qu'il y demeura jusqu'à sa mort, en 1458. Il exerça à la chancellerie pontificale les fonctions d'abrégiateur, et, en 1444, devint chanoine de Saint-Pierre. Il ne semble pas avoir été possédé par l'*auri sacra fames* et cette ambition effrénée qui faisaient commettre tant de laides actions à des humanistes tels que Pogge et Filelfe. On ne trouve dans ses œuvres aucune trace d'intrigue, et, écrivant, le 7 février 1444, à son ami Campegius, Æneas Silvius Piccolomini déclarait que la situation de Vegio était au-dessous de son mérite².

Désormais, il mit son talent au service de Dieu ; la

1. *Commentaires*, XXI, p. 245.

2. « Vegii nostri fortuna, si ad eum spectes, aut admodum tenuis est aut nulla. »

mythologie antique, qui lui avait inspiré ses œuvres de jeunesse, céda définitivement le pas aux saints du christianisme. De plus en plus épris de saint Augustin, il compose son éloge et celui de sainte Monique. Après la canonisation de Bernardin de Sienne, il écrit la vie du nouveau saint, puis celle de l'humble religieux que fut le pape Célestin V, enfin un poème en l'honneur de saint Antoine abbé. Lorsque l'église Saint-Pierre subit les premières atteintes de la Renaissance, avec les réparations de Nicolas V, Vegio, voulant conserver aux âges suivants le souvenir de l'antique basilique constantinienne, telle que l'avaient faite mille ans de christianisme, rédige sa *Description de la basilique vaticane*¹ qui est à la fois une œuvre de poète et d'archéologue. L'ancien chantre d'Asryanax et de Jason, l'ancien disciple de Virgile pleurait sur ce monument chrétien du Moyen Age que le paganisme de la Renaissance allait méconnaître et détruire.

Comme Maffeo Vegio, le poète Grégoire Correr se soumit à l'inspiration chrétienne du jour où le pape l'eut attaché à sa personne. Arrière-neveu de Grégoire XII et par conséquent cousin d'Eugène IV, il avait été l'un des plus brillants élèves de Victorin de Feltre. Dès sa jeunesse, il avait abordé avec succès les différents genres de la littérature latine, composant en hexamètres virgiliens un poème sur l'éducation, empruntant à Juvénal son style mordant pour blâmer en six satires les vices de son temps, traduisant en latin les Fables d'Ésope, et mettant en tragédie la fable de Térée et Procné². Il était au pre-

1. Publiée par les Bollandistes, *Acta SS.*, 29 juin.

2. VOIGT, *op. cit.*, II, 33.

mier rang des écrivains profanes de son temps et laissait aller son âme aux plus vastes espérances, lorsqu'il fut appelé à Rome, en 1429, par son cousin, le cardinal Gabriel Condulmier. Aussitôt, il changea d'allures; sur les conseils du pape Martin V, il reçut les ordres, et sous l'influence du cardinal, son parent, il consacra sa plume à Dieu et aux saints. Dès lors, ses œuvres poétiques, tout en conservant leur élégance classique, s'inspirèrent de la piété la plus vive, du christianisme le plus pur. Comme Maffeo Vegio, il regretta le temps où il s'était attardé aux futilités de la mythologie et à l'imitation servile de l'antiquité païenne; en 1440, il conseillait à Cécile Gonzague d'abandonner le commerce des écrivains profanes et de substituer, dans ses études, le Psautier à Virgile, l'Évangile à Cicéron¹. Lorsque Gabriel Condulmier fut devenu le pape Eugène IV, Grégoire Correr fut l'un des personnages en vue de la cour pontificale: dès 1431, il obtint la dignité, alors fort recherchée, de protonotaire apostolique. Ce fut lui qui, en 1433, fut chargé de haranguer, au nom du concile de Bâle, l'empereur Sigismond, à son entrée à Bâle; enfin, il accompagna le pape à Florence, où il vécut dans la société des humanistes et des lettrés qui le considérèrent toujours comme l'un des leurs. Pendant ce long séjour, il entra en relations avec le libraire Vespasiano qui nous a laissé son éloge dans ses *Vies des hommes illustres*. « Il y a lieu d'espérer, dit en terminant ce pieux biographe, que Correr est maintenant au paradis; toute sa vie a été admirable, tant il a fait la guerre aux vices, suivant jusqu'à la fin la voie de la vertu, sans jamais s'en écarter. Il fuyait toute pompe et

1. MARTÈNE, *Ampliss. collectio*, III, 829.

tout faste mondain; ayant accepté le joug d'une très sainte humilité, il évitait toute sorte d'orgueil¹. »

Dans le collège des secrétaires apostoliques, Eugène IV maintint Pogge, Antoine Loschi, Cenci et les autres écrivains qui y figuraient déjà sous son prédécesseur. Il s'efforça en même temps d'y attirer, de tous les points de l'Italie, les lettrés qui se distinguaient par la pureté de leur style latin ou grec. Quoique nous ayons peu de détails sur la vie de Jean Aurispa, nous savons que, dès 1426, il était en relations avec les représentants de la Renaissance littéraire, en particulier avec Guarino de Vérone et le Panormite; qu'en 1438, il était à Ferrare, précepteur de Meliaduse, bâtard du duc Nicolas d'Este; enfin qu'il était considéré, vers 1431, comme l'un des maîtres de l'hellénisme en Italie². C'était assez pour qu'Eugène IV cherchât à l'attirer dans son entourage. Nous trouvons, en effet, Aurispa dans le collège des secrétaires apostoliques dès 1433; le pape comptait apparemment sur lui pour correspondre avec les prélats d'Orient, dans les négociations pour l'union des Églises. Aurispa semble avoir conservé dans la suite la faveur pontificale puisqu'il fut chargé de missions diplomatiques en Castille, à Sienne et à Venise³.

Lapo de Castiglionchio était un helléniste, comme Aurispa. Neveu de Lapo l'ancien, l'ami de Pétrarque, il s'était mis à l'école de Filelfe, de Marsuppini et de Georges de Trébizonde et n'avait pas tardé à devenir très habile dans les deux langues latine et grec-

1. VESPASIANO, p. 238.

2. SABBADINI, *Notizie di alcuni umanisti*. (*Giorn. storico della lett. ital.*, VI, 170.) — RAPHAEL DE VOLTERRE, *op. cit.*, XXI, p. 243, v°.

3. VOIGT, II, 38. Rappelons aussi qu'Alberti fut secrétaire apostolique dès 1433.

que. Il avait été admis dans le cercle d'humanistes florentins qui se rencontraient à la bibliothèque de Niccolò Niccoli ou dans la boutique de Vespasiano et il s'était particulièrement lié d'amitié avec Léonard l'Arétin et Manetti. Pendant le long séjour que fit la cour pontificale à Florence, avant et pendant le concile, il commença ses traductions de Plutarque, Lucien, Théophraste, Josèphe, Isocrate et Démosthène. Unie à une grande pureté de mœurs, sa science de la langue grecque le fit distinguer par Eugène IV qui lui accorda l'entrée au collège des secrétaires. Vespasiano nous assure qu'il sut gagner la faveur du pape et des prélats de sa cour, et que s'il avait vécu davantage, il serait parvenu aux plus hautes dignités¹. Nous avons pour preuve de la foi que l'on peut ajouter à ce témoignage les dédicaces de ses traductions qu'il fit agréer aux personnages les plus marquants de la curie. Il dédia à Eugène IV lui-même la Vie de Solon et le *De fletu* de Lucien; au cardinal Jourdain Orsini la Vie de Publicola; au cardinal Vitelleschi, celle de Périclès, et, par une délicate flatterie à ses talents militaires, l'histoire des Macchabées de Josèphe; au cardinal Julien Césarini, la Vie d'Aratus; enfin au cardinal Prosper Colonna l'*Oratio ad Demonicum* d'Isocrate. Le protonotaire Grégoire Correr, le parent et le favori d'Eugène IV, ne fut pas oublié. Lapo composa pour lui un parallèle des lettres et des arts avec l'art militaire.

D'habiles latinistes vinrent prendre place dans le collège des secrétaires à côté de ceux que Martin V y avait déjà réunis. Ce furent Ermolao Barbaro, parent d'Eugène IV, comme Grégoire Correr, et comme

1. VESPASIANO, *op. cit.*, p. 509.

lui élève de Guarino de Vérone¹; le chanoine florentin Fiocco, qui dédia au cardinal Branda une savante étude sur les sacerdoce et les magistratures de l'antiquité; enfin l'historien archéologue Blondus de Forli.

Né à Forli, en 1388, il avait eu pour maître de rhétorique, de grammaire et de poésie, Jean Balistario de Crémone et il était² devenu « très habile dans la langue latine, non sans avoir quelque connaissance des lettres grecques ». Attiré par le grand renom littéraire de la cour de Rome, il se proposait, vers 1430, de s'y rendre lorsque Francesco Barbaro, gouverneur de Bergame, se l'attacha comme secrétaire. Mais, dès 1434, Eugène IV l'avait pris à son service, puisque cette année-là, il accompagnait Vitelleschi, envoyé par le pape à Venise et Florence pour y demander des secours. Dès lors, Blondus se fixa à la curie où il demeura, en qualité de secrétaire apostolique, jusqu'à sa mort survenue en 1463.

Ce long séjour de vingt-neuf ans à la cour des papes lui permit de composer d'importants ouvrages d'histoire et d'archéologie; car il était, dit Vespasiano « diligent investigateur des choses antiques ». A l'imitation de Tite-Live, il écrivit des Décades « commençant aux temps des Goths et racontant à la suite tous les événements dignes de mémoire jusqu'à son époque ». Pour le XV^e siècle, cette histoire a une valeur toute particulière puisque l'auteur raconte souvent des événements auxquels il a été personnellement mêlé; c'est ainsi qu'il nous rapporte les missions de Venise et de Florence dont il fit partie en 1434, à la suite de

1. VOIGT, *op. cit.*, II, 38.

2. VESPASIANO, p. 497 et suiv.

Vitelleschi. Cette œuvre l'occupa jusqu'à ses derniers jours; l'édition princeps qui en fut faite, en 1483, à Venise, nous dit en effet que l'auteur fut empêché par la mort de la terminer. Mais ce qui fait surtout l'originalité de Blondus et lui assigne une place importante parmi les écrivains de la Renaissance, ce sont ses deux ouvrages d'archéologie, la *Roma instaurata* et l'*Italia illustrata*.

Comme Pogge, Cyriaque d'Ancône et la plupart des humanistes, Blondus déplorait les dévastations successives qui avaient fait disparaître tant de vestiges de l'antiquité romaine; il avait le culte des ruines qui lui permettaient de reconstituer l'image de la Rome antique. Prévoyant que la suite des temps leur porterait de nouvelles atteintes, il voulut en dresser en quelque sorte l'inventaire pour la postérité. C'est le but qu'il se proposa en écrivant la *Roma instaurata*. Eugène IV favorisa sans doute cette œuvre, car c'est à lui que Blondus la dédia. Encore de nos jours, elle est de la plus grande utilité aux archéologues, qui peuvent ainsi se rendre compte de l'état où se trouvaient, vers le milieu du XV^e siècle, les portes, les aqueducs, les temples, les basiliques, les arcs de triomphe et les autres monuments de la Rome païenne.

En écrivant l'*Italia illustrata*, il fit à la fois œuvre d'archéologue et de géographe. Il y réunit tant de renseignements sur la topographie ancienne et moderne de la péninsule que c'est un travail indispensable à quiconque veut faire sur l'Italie du XV^e siècle des études de géographie historique. Comme le précédent, cet ouvrage fut entrepris sous les auspices de la curie, ainsi que semblent l'indiquer les passages que l'auteur y a habilement insérés à la louange d'Eugène IV et de cardinaux lettrés, tels que Julien Césarini et Prosper Colonna, ses protec-